

Rock Against Police de Nabil Djedouani



Au début des années 80, les expulsions de jeunes immigrés et les meurtres en banlieue française, commis par la police ou de simples citoyens, se multiplient. En réaction, un réseau informel se constitue pour réagir collectivement en organisant une série de concerts intitulés Rock Against Police dans les cités. L'initiative prend de l'ampleur. À travers la rencontre des militants et d'acteurs du mouvement Rock Against Police, se nouent les fils de la petite et de la grande Histoire.

Nabil Djedouani explore cette mémoire dissipée, pourtant bien vivante de la banlieue française. Le court métrage a été réalisé à l'occasion de la 6e édition de la résidence Frontières du Musée d'histoire et de l'immigration.

— NABIL DJEDOUANI

Né à Saint-Étienne en 1984, Nabil Djedouani est un réalisateur franco-algérien. Du différent parcours de migrations entre ses deux parents, à la vie en tant qu'enfant français, en passant par la conciliation de son identité franco-arabo-kabyle, le réalisateur entretient dès le début un rapport assez personnel avec le cinéma.

La quête de la mémoire et des récits personnels devient un leitmotiv : retrouver l'image [de son grand-père] et raconter son histoire ». De cet écho personnel à l'image et au cinéma, Nabil Djedouani effectue des études de cinéma et sort diplômé d'un master en études cinématographiques à l'Université Lyon 2.

Sa carrière est marquée par son désir de travailler dans le documentaire et dans la fiction : il co-réalise **Afric Hotel** (2011); joue dans **Histoire de Judas** (2015); **L'Orage l'été** (2017); et aux côtés de Ramzy Bedia et Slimane Dazi dans **Terminal Sud** (2019).

Par ailleurs, Nabil Djedouani se positionne aussi dans une démarche de **revalorisation de la pop culture et de la contre-culture algérienne, à travers le cinéma et la musique algériens**. Depuis une dizaine d'années, il effectue un travail de recensement et d'archivage du patrimoine cinématographique algérien avec la chaîne Youtube Archives numériques du cinéma algérien. Le réalisateur aborde aussi le débat de l'appropriation culturelle des labels et groupes étrangers dans cette valorisation du patrimoine musical algérien, notamment avec sa chaîne Souncloud « Raï & Folk ».

— MOTS-CLÉS

VIOLENCES POLICIÈRES ; IMMIGRÉS ; DESCENDANTS D'IMMIGRÉS ; BANLIEUE ; MILITANTISME ; MUSIQUE ; ENQUÊTE ; TÉMOIGNAGE ; MÉMOIRE ; RÉCITS INDIVIDUELS ; ANTI-RACISME ; CITOYENNETÉ ; FRANCITÉ ; IDENTITÉ, ANNÉES 1980

— L'ANCRAGE DANS LA BANLIEUE DES ANNÉES 1980

Enquête sur le meurtre d'Abdelkader Lareiche

Rock Against Police déroule le fil de l'histoire, la grande et la petite ; celle de la jeunesse des banlieues dans les années 1980. Nous partons d'un événement dramatique : le meurtre du jeune Abdelkader Lareiche par un gardien d'immeuble dans une cité de Vitry en février 1980. Loin d'être un cas isolé, ce meurtre symbolise la vague de violences et crimes racistes des années 1970 et 1980 touchant particulièrement les immigrés et enfants d'immigrés dans les banlieues françaises.

Le film met en scène l'enquête menée par Philomène, une jeune femme qui n'a pas vécu les faits et cherche à les comprendre. Elle s'interroge en particulier sur les liens entre la mobilisation des amis d'Abdelkader et l'émergence du mouvement « Rock Against Police ».



Expression d'un racisme ambiant, ce drame ravive les mémoires traumatiques de l'histoire française telle que le souvenir du massacre des Algériens du 17 octobre 1961 à Paris par la police (50 à 100 morts selon les sources ; de nombreux disparus).

Éléments de contexte : crime racistes et réaction politique

Le meurtre d'Abdelkader n'est pas un phénomène isolé. Le début des années 1980 est marqué par divers faits racistes tragiques, des affrontements entre les jeunes et policiers. C'est à cette période, en 1983, que le Front National, jusque-là électoralement marginal remporte ses premiers succès dont les dix sièges aux élections européennes. La contestation bouillonne, et de nombreuses manifestations s'organisent, dont la première grande manifestation nationale antiraciste: la Marche pour l'Égalité et contre le racisme de 1983, dite « Marche des Beurs ». A l'initiative de Toumi Djaidja, président de l'association locale SOS Avenir Minguettes (banlieue lyonnaise), la marche part du quartier de la Cayole, qui venait d'être le théâtre du meurtre raciste d'un enfant de treize ans.

Cette manifestation quitte Marseille le 15 octobre pour rejoindre Paris le 3 décembre, où elle s'achève avec plus de 100 000 participants. Ils réclament publiquement et pacifiquement l'égalité des droits l'accès plein à la citoyenneté française. Le mouvement donne lieu à la création de SOS racisme en 1984, et fait l'objet d'une certaine récupération politique par le mouvement socialiste. Si la marche a bien contribué à faire prendre conscience des brutalités policières et œuvré en faveur d'une « reconnaissance citoyenne », elle a par contre échoué en ce qui concerne ses revendications pour l'égalité et pour le vivre-ensemble.

La démarche de Nabil Djedouani : transmettre et faire vivre la mémoire

Quarante ans après les faits, Philomène part à la rencontre des militants et acteurs du mouvement. Elle se confronte à plusieurs discours (« faits divers », crimes racistes) ainsi qu'à la politique de répression sécuritaire. Elle explore différentes sources d'archives : photos, archives personnelles, extrait de journaux télévisés, coupures de presse, lettres... et recueil de précieux témoignages.



Nabil Djedouani réunit des images rares dans son documentaire pour nous offrir un nouveau regard sur l'histoire. C'est le cas par exemple des images produites par le collectif « Mohamed ». Collectif de cinéma amateur, il réunit de jeunes adolescents qui se cotisent pour acheter des bobines de Super8 et tourner des courts métrages. Ce projet naît de leur volonté de filmer leurs propres images, de raconter par eux-mêmes leurs histoires, d'enquêter au sein des cités où ils vivent, de s'amuser, mais aussi de produire un discours politique et donner forme à leur révolte. Ils expriment aussi aller à rebours de la mise sous silence de leurs parents et veulent rompre ce silence traumatique.

Sur le plan esthétique, le noir et blanc prédomine dans le documentaire ce qui apporte un lien entre les images d'archives et les entretiens actuels. Ce choix met en valeur les séquences couleur (comme les extraits des films courts du collectif Mohamed) et procure aussi au spectateur une impression de continuité historique, entre la condition des immigrés et celle des enfants d'immigrés d'aujourd'hui.

— LA MUSIQUE COMME MOYEN D'EXPRESSION ET DE CONTESTATION

Rock Against Police : la place du corps dans l'espace public

Rock Against Police est une série de concerts organisés de manière informelle dans les banlieues françaises et dans la capitale. Ces concerts permettent aux jeunes de reprendre l'espace public et de s'inscrire dans une démarche militante en faveur des libertés (de mouvement, d'expression, de création). Cela signifie aussi une reprise du contrôle de son corps dans l'espace public ; mais aussi une reprise de contrôle de leurs places dans la société ; face à l'ordre établi – cristallisé par la police, leurs actions répressives dans les quartiers (contrôles au faciès, arrestations...).

Une filiation internationale : de Rock Against Racism (RAR) à Rock Against Police (RAP)

Le mouvement Rock Against Police naît dans ces années 1980 et s'inspire du mouvement britannique Rock Against Racism ayant vu le jour dix ans plus tôt. Le rock est un genre musical s'inscrivant dans la marginalité et la contestation. La musique, tout en étant le fruit d'une expression artistique, devient un outil au service du militantisme et de l'expression politique – hors de cadre partisan. Le mouvement RAR émerge en réaction à la montée en puissance de l'extrême-droite aux élections et la vague de violences racistes qui secoue le pays. L'expression « Rock against » renvoie d'abord à la contestation, avant le genre rock'n'roll, puisque le mouvement RAR embrasse d'autres genres tels que le reggae, le soul, le jazz, le funk ou encore la musique punk. Le mouvement RAR gagne tout le pays, de la capitale Londres, aux villes ouvrières de Manchester ou Liverpool. Le mouvement Rock Against Police est à la fois irrigué des idéaux des années 60/70 de Woodstock aux États-Unis, et des désillusions des années 1980 – notamment vis-à-vis des promesses portées par l'arrivée au pouvoir de la gauche de François Mitterrand.

Rachid Taha et le groupe Carte de séjour

Nabil Djedouani rend aussi hommage à un chanteur ayant une grande place sur les questions identitaires dans l'imaginaire collectif, Rachid Taha (1958-2018) du groupe Carte de Séjour. Lui aussi a participé aux différents concerts Rock Against Police.

D'origine algérienne, il s'est inspiré de différents styles dans sa musique tels que le rock ou le raï.



— PORTER LES IMMIGRÉS ET ENFANTS D'IMMIGRÉS À L'ÉCRAN (1970-2010)

« Rompre le silence et sortir de l'ombre » : tel est le signe du cinéma des années 1970 pour la première génération d'immigrés maghrébins en France. Filmer et raconter l'arrivée et la vie des immigrés, par des immigrés, a été le défi pour Ali Ghanem avec son film Mektoub (1970). Néanmoins, ces nouveaux sujets n'accèdent pas tout de suite à un large public en France, à une époque où les films à succès (à l'image d'Angélique et le sultan, 1968) demeurent emprunt d'exotisme et d'orientalisme.

C'est dans les années 80 que le cinéma français marque son tournant « beur ». Dans Prends 10 000 balles et casse-toi (1982), Mahmoud Zemmouri raconte l'histoire du retour d'une famille algérienne au pays après la promulgation de la loi sur le retour des immigrés dans leurs pays d'origine. Le thé au harem d'Archimède (1985), de Mehdi Charef, s'inscrit dans un point de vue inédit, celui des jeunes de banlieue ; il remporte le César du meilleur Premier film l'année suivante. C'est au cours de ces années que Smâïn devient le premier acteur d'origine maghrébine à être en tête d'affiche de grands films français comme dans On peut toujours rêver (1987).

Les années 90 voient émerger une nouvelle génération d'acteurs et de réalisateurs avec par exemple Sami Bouajila, Roschdy Zem ou encore Abdelatif Kechiche. Cette métamorphose impacte aussi l'inconscient collectif, délaissant progressivement les rôles caricaturaux ou de « faire-valoir » aux minorités visibles à l'écran. Bye bye (1996) de Karim Dridi amène une représentation positive de la famille ouvrière et issue de l'immigration. Tout comme la société française, la représentation au cinéma évolue vers une meilleure place des Français descendants d'immigrés, et ceux autant devant que derrière la caméra.

L'industrie cinématographique envisage dès lors les habitants des banlieues comme des spectateurs et créateurs. Avec la généralisation des multiplexes (UGC, Gaumont...), un espace s'ouvre pour de nouveaux lieux et sujets inscrit dans la banlieue tel que le succès au box-office de La Haine de Mathieu Kassovitz. Enfin le cinéma des années 2000/2010 intègre les descendants d'immigrés maghrébins dans des contre-stéréotypes, et ceux en premier rôle. Dans Go Fast dans lequel Roschdy Zem joue un officier de la police judiciaire intègre et déterminé à combattre les trafics.

— POUR ALLER PLUS LOIN

Sur le travail de Nabil Djedouani

Djedouani, Nabil. « Carnet de résidence / Rock Against Police », site internet du GREC, 21 janvier 2019
>>> Cliquez ici

Sur les immigrés et enfants d'immigrés au cinéma : le travail d'Edouard Mills-Affif

Nouvelle Vague : quand le cinéma prend des couleurs d'Edouard Mills-Affif (2012, 52 min)
La Saga des immigrés (1960-1990) ; La Saga des immigrés (1980-1990) (2007, 51 min)
>>> Cliquez ici

Sur les violences et crimes racistes

Brahim, Rachida. Une histoire des crimes racistes en France (1970-2000), 2021, éd. Syllepse, 228 p

— QUELQUES PHOTOGRAMMES

